

KORN-BOUD

Istor - Sevenadur

REVUE HISTORIQUE ET CULTURELLE
DE LA RÉGION DE PLABENNEC



P 4 à 7
À la recherche
de Saint Tenenau,
entre légende et histoire



P 9 à 11
Chapelle
St Jean Balanant



P 12 à 15
Je suis né
au Moyen-Âge



P 17 et 18
Manoir du Rest
à Plabennec

Direction de la publication : Association Kroaz-Hent

Comité de rédaction : Fanch Coant, Louis Le Roux, Yvette Appéré, Jeanne-Thé Le Roux, Maël Thépaut, Pierre Jollé, Jeannine Sanquer, Jean-Jacques Appéré.

Collectage photos : Kroaz-Hent (Henri Le Roux)

Dessins : Christian Bleinhardt

Conception et impression : CLOÎTRE Imprimeurs 02 98 40 18 40

EDITORIAL pennað-stur

C'est un peu au gré des envies et des connaissances de nos différents rédacteurs que se construit le sommaire de chaque numéro du Korn-Boud. Encore une fois celui-ci reste dans le secteur de Plouvien et de Plabennec. Nous aimerions élargir les sujets vers Bourg-Blanc, Le Drennec, par exemple. Avis aux rédacteurs intéressés. Notre souhait est toujours de varier les thèmes des articles pour que chaque lecteur y trouve son intérêt: le patrimoine avec le manoir du Rest de Plabennec et la rénovation de la chapelle St Jean Balanant, l'histoire et la légende à la recherche de St Tenenau, la vie quotidienne autrefois dans nos deux communes, la langue bretonne avec, comme à chaque fois pour clôturer le numéro, un article en breton écrit par des jeunes bretonnantes. Nous rappelons que les anciens numéros épuisés en version papier sont consultables sur notre site : kroaz-hent.org

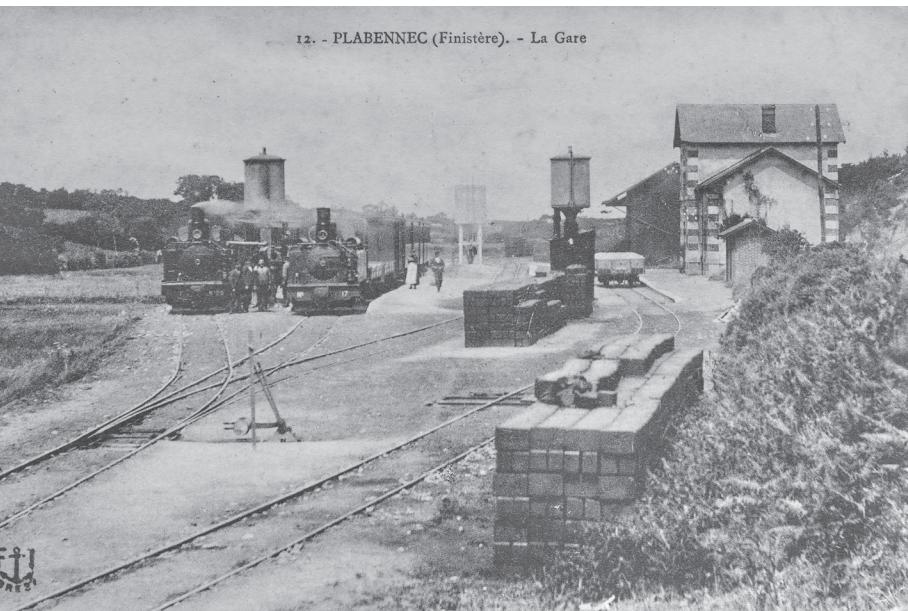
L'équipe éditoriale

HISTOIRE LOCALE istor ar vro

PETITES HISTOIRES DU « TRAIN-PATATES »

Par Fanch Coant

12. - PLABENNEC (Finistère). - La Gare



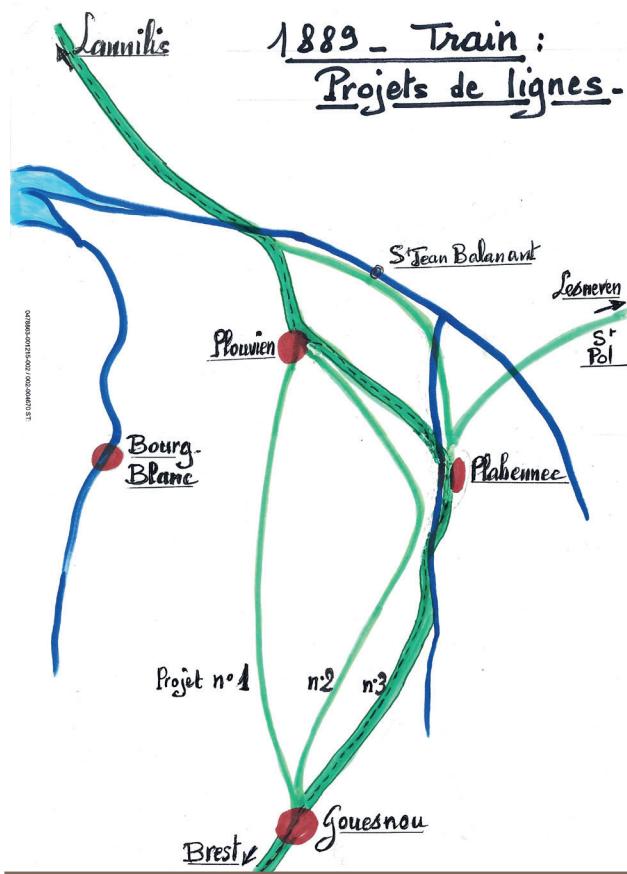
La gare de Plabennec en 1910-15

**Projets de tracés
du train-patates en 1889
avec les gares de Plabennec
et Plouvien en rase campagne !**

Lorsque le projet de train Brest-Aber Wrac'h est étudié, les investisseurs prennent d'abord en compte les coûts, en recherchant les trajets les plus courts et présentant le moins de pentes. Le premier choix se porte sur une ligne allant directement de Gouesnou à Plouvien, par le plateau, en passant à « une égale distance de 3 kilomètres environ de Plabennec et de Bourg-Blanc ». Puis vient le second projet, qui envisage de construire la gare de Plabennec à un kilomètre, sur le plateau de Kérorou, à l'emplacement actuel des terrains de football,



Trois projets du train-patates à Plabennec :



de l'autre côté de la rivière « pour améliorer le tracé au point de vue des pentes et des dépenses ». Ce projet, passant loin des lieux habités, ne satisfait pas la population.

Le troisième projet est donc amélioré : de Gouesnou, il suit la vallée, à l'emplacement actuel de la véloroute et choisit d'installer la gare de Plabennec au bas de l'agglomération. La maison de la gare est toujours visible entre le rond-point d'entrée et le lac. Ensuite la ligne devait suivre la rivière jusqu'à St Jean Balanant, et passer à 1900 mètres de Plouvien, qui n'en est pas satisfait et proteste. Le tracé final retenu oblique donc à gauche immédiatement après la gare de Plabennec, et traverse la rivière pour filer droit vers Moguerou et Plouvien, de façon à desservir les bourgs et leurs habitants au plus près. C'est à peu près le tracé qu'emprunte aujourd'hui la véloroute jusqu'à l'Aber-Wrac'h.

(d'après : la DÉPÈCHE de Brest, avril 1889)

On n'est pas en TGV !

En 1919, M. de Guébriant, président de la Coopérative de Landerneau, explique à un proche, dans un courrier, comment voyager en train de Saint-Pol-de-Léon à Ploudalmézeau : à 6 h 30 du matin, celui-ci monte, à St Pol, dans « le petit train » passant par Lesneven et Plabennec et arrive à Brest

à 9 h 55, soit un trajet de 3 h 17. Nouveau départ de Brest cinq minutes plus tard, et arrivée à destination à Ploudalmézeau à 11 h 25, soit un total de presque cinq heures pour parcourir une centaine de kilomètres. Bien plus que pour un Paris-Marseille actuellement ! Cette année-là, des administrateurs de la Coopérative, dont font partie Saïk Tynévès de L'Orneau à Plabennec et M. de Vincelles de Lanarvily, voyagent « en charrette anglaise » ou en « Victoria » attelée parfois à un cheval de ferme. À la même époque, quelques-uns ont déjà le téléphone à domicile et peut-être une voiture automobile.

(Archives Eureden, Landerneau)

À la gare de Plabennec, on fait le plein !

La grand-mère de François Beyou a tenu une mercerie-épicerie à la gare, à l'emplacement du café appelé, à la fin du 20^e siècle, Le Refuge, puis « *L'Écume des jours* ». La maison a été démolie depuis. Il se souvient d'anecdotes concernant ce « *train-patates* » :

En arrivant à la gare, le train, déjà pas très rapide, ralentissait. Il devait s'arrêter pour les passagers qui descendaient là, pour aussi déposer et charger des marchandises, et inévitablement pour faire le plein d'eau au réservoir (locomotive à vapeur). Ceci laissait du temps aux assoiffés, dont certains sautaient même du train en marche devant un des quatre cafés de la gare, pour s'en-vooyer une rasade ou deux... Ceux qui avaient un peu abusé connaissaient un truc, paraît-il, pour ne pas s'attirer les foudres de leur épouse : on disait que croquer une gousse d'ail masquait les relents de boisson ! Subterfuge pouvant marcher quelquefois, mais pas quotidiennement !

Ce train, concurrencé par les cars, s'est arrêté en 1939, suite à une décision du Conseil Général du Finistère de supprimer la plupart des lignes à voies étroites. En 1941, suite aux pénuries de carburant pendant la guerre, et à la demande des Allemands, la voie a repris du service.

(voir à la médiathèque : « *Au bon vieux temps du train-patates* »)



À LA RECHERCHE DE SAINT TENENAN, entre légende et histoire

Par Jean-Jacques Appéré

Après la chute de l'Empire romain, les Bretons (celtes qui vivaient dans ce qui correspond aujourd'hui à la Grande-Bretagne) furent contraints de fuir leurs terres envahies par les Saxons, les Angles et les Scots. Certains émigrèrent en Armorique, de ce côté de la Manche et s'intégrèrent à la population locale, grâce probablement à leurs langues assez proches. Plabennec aurait été fondé vers le VI^e siècle et son nom viendrait du latin Ploe (paroisse) et d'un « saint » inconnu nommé Abennec ou Abennoc. Le nom évolua au fil des siècles: Parochia Albennoca (1019), Plobennec (1173), Ploepennoc (1265), Ploebeanneuc (1481), et enfin Plabennec.

Comme la plupart des paroisses bretonnes, Plabennec a son saint patron, non pas Abennec comme on aurait pu s'y attendre, mais Tenenan. Ces « saints » bretons, souvent ne sont pas reconnus par l'église romaine car ils pouvaient être de simples chefs de clans locaux. Mais ils ont permis à l'église d'implanter la religion catholique dans l'histoire locale en imaginant des personnages plus ou moins légendaires, venus d'outre-Manche, vivant « saintement », parfois en ermite, souvent « sauveurs » de la paroisse dans les temps anciens en ayant repoussé des ennemis (dragons, serpents, vikings, etc.) grâce au Dieu qu'ils représentaient. Au fil des siècles, le récit a été transmis oralement puis a été écrit, réécrit, enjolivé, adapté aux besoins ou aux craintes de chaque époque. Qui était ce saint Tenenan et comment est-il devenu saint patron de Plabennec ? C'est une recherche qui relève presque de la mission impossible, tant les éléments s'étalement sur plusieurs centaines d'années et que les traces éventuelles tiennent souvent plus de l'imaginaire et de la légende que d'une réalité historique.

La « vie » de saint Tenenan

La première mention écrite sur Tenenan est de Pierre Le Baud (vers 1500) qui évoque sa présence dans un ermitage à Lantinidor (La Forêt-Landerneau ?) dans une forêt épaisse, à l'époque des migrations vers l'Armorique (V^e – VII^e).

Augustin du Paz (vers 1600) évoque aussi sa présence dans une forêt au nord de l'embouchure de l'Elorn. Par contre, aucun des deux ne le mentionne ni à Plabennec ni à Leskelen.

Le récit le plus détaillé de la vie de saint Tenenan se trouve dans l'ouvrage d'Albert Le Grand, dominicain né à Morlaix en 1559,

dans son livre « La vie des saints de la Bretagne Armorique » publié vers 1637. Il aurait collecté, dans un grand nombre de paroisses, des traditions locales qui, recoupées avec d'autres sources, lui ont permis d'écrire (et d'imaginer ?) la vie de 78 saints bretons. Il convient de prendre avec prudence ces éléments transmis surtout oralement plus de 1000 ans après la migration des Bretons venus d'outre-Manche. On peut imaginer aussi une forte incitation de l'église à enjoliver les récits de vie de ces « saints » destinés à servir de support de prédication dans l'évangélisation des campagnes bretonnes. Traduit en breton, ce fut pourtant pendant longtemps le seul livre présent dans l'éducation chrétienne des jeunes Bretons.

Extrait:

« *Saint Tenenan, autrement nommé Tinidorus, fut fils d'un Prince Hybernois, nommé aussi Tinidorus, et d'une grande Dame de non moins illustre maison lesquels, de bonne heure, mirent leur fils Tenenan à l'école d'un saint et docte personnage, appellé Karadocus ou Karentec, sous la direction duquel, il profita tellement, que, sous l'âge de treize ans, il devint bon et parfait Philosophe, mais encore meilleur (...)* »

« *Il estoit doué d'une extrême beauté corporelle, le visage beau et riand, le port majestueux, le marcher grave et posé, les paroles douces et éloquentes; bref, il estoit doué de toutes les qualitez requises en un Homme de sa qualité, ce qui le faisoit aymer à tout le monde, mais singulierement aux Dames de la Cour.* »

Albert Le Grand nous dit donc que Tenenan, gallois d'origine, était doté de toutes les qualités, était aimé de tous et plaisait beaucoup aux femmes de la cour. Trop à son goût car il voulait rester chaste et se consacrer à la religion. Il pria pour devenir laid, et il fut exaucé car sa peau se couvrit de lèpre, ce qui lui laissa du temps pour se former sous la direction de saint Karentec. Une fois terminée sa formation religieuse, Karentec le guérit de sa lèpre et Tenenan décida de traverser la Manche pour évangéliser l'Armorique.

Extrait: « *Il s'embarqua avec les Prestres Senan, Quenan et plusieurs autres tous lesquels, ayans heureusement traversé la grande Mer Britanique, aborderent à la coste de la Bretagne Armorique. Saint Tenenan descendit du Vaisseau et fut receu en grande réjouissance du Capitaine, de tous les Soldats*

et du Chasteau, et aussi des Chrétiens qui estoient cachés dans cette Forest, lesquels le vindrent saluer comme leur Pere et Protecteur, envoyé de Dieu pour les délivrer de leurs misères. Le Saint se retira avec eux dans la Forest, et, voyant l'exercice de la Religion Catholique négligé parmy eux, d'autant qu'ils mettoient tout leur soin à se garantir, eux et leurs biens, des incursions des Barbares, il leur fit bastir deux Eglises pour leur commodité, l'une vers le bas de la Forest, non loin du Château, laquelle fut nommée *Ilis gouëlet Forest*, à cause de sa situation qui estoit au fond de ladite Forest, et porte maintenant le titre et nom de saint Tenenan; l'autre Eglise fut édifiée à l'autre extrémité de la même Forest et fut appellée **Plou-bennec**, dediée en l'honneur de Dieu et de saint Pierre Apostre ».

Albert Le Grand écrit donc que Tenenan accosta à l'embouchure de l'Elorn à la lisière d'une profonde forêt s'étendant sur une bonne partie du Bas-Léon, et où la population avait dû se réfugier pour échapper aux pillages des Danois. Il y aurait bâti une église portant le nom de « Saint-Tenenan-La Forêt » (aujourd'hui La Forest-Landerneau), et une seconde église à l'autre extrémité de cette forêt, à Ploubennec (Plabennec?). Plus tard il aurait fondé un ermitage à Leskelen qu'il fit fortifier afin de se protéger des Danois. Il y fit construire une large motte de terre entourée de profonds fossés avec au-som-



met un oratoire où il se tenait avec ses prêtres. Les Danois étant de plus en plus menaçants, il nomma un seigneur local comme capitaine d'une troupe de défense et le chargea de faire construire rapidement une tour pour pouvoir y cacher l'argenterie et les trésors de l'église de Plabennec et de Leskelen en cas d'attaque. La tour fut construite au pied de l'entrée principale de l'église de Plabennec et appelée Tour Damany. Lorsque les barbares approchèrent, ce seigneur entra tout seul avec ses armes dans la tour sans avoir le temps de lever la lourde porte. Il ferma l'entrée du mieux qu'il put avec une demi-roue de charrette trouvée là. Pendant ce temps Tenenan, protégé dans le « fort de Leskelen », invoqua l'intervention divine pour empêcher « les barbares » de pénétrer dans l'église de Plabennec. Ces derniers se rabattirent sur la tour, mais ils virent apparaître à son sommet un cavalier blanc monté sur un cheval blanc et agitant une épée flamboyante et avec une voix effroyable. Cela effraya tellement les « Danois » qu'ils s'enfuirent.

Que penser de ce récit d'Albert Le Grand ?

Arthur de La Borderie, historien né à Vitré en 1827, met le doigt sur une première faiblesse du récit de Le Grand: Extrait: « *Il a existé au moins trois saints Ténénan: un Irlandais contemporain de saint Patrick, c'est-à-dire du V^e siècle; un 2^e: Ténénan-Tinidor qui est du VII^e, à qui il attribue l'ermitage de Lann-Ternok, (Saint-Ternog, transformé de nos jours en Landerneau), et qui fut évêque du Léon; et un 3^e qui vivait au temps des invasions normandes, au X^e siècle. Albert Le Grand les a amalgamés tous les trois en un seul personnage, ce qui fait un écheveau indébrouillable* ».

Comment, en effet, Tenenan peut-il avoir débarqué à l'embouchure de l'Elorn au V^e ou VI^e siècle, période attestée des migrations bretonnes vers l'Armorique, et avoir été présent aussi au X^e pour chasser les Scandinaves ?

Comment peut-il avoir fait construire une motte féodale à Leskelen pour se protéger des Danois au X^e siècle alors que les mottes féodales datent plutôt du XI^e ou XII^e siècle ? (Michel Brandhonneur - Étude historique de Leskelen - décembre 2022)

Quel crédit faut-il accorder aux récits d'Albert Le Grand écrits à grand renfort de superlatifs et de légendes miraculeuses dans le but affiché de marquer les esprits des fidèles à convertir ? Se pose alors la question de savoir si son récit de la vie de Saint Tenenan a un fond historique ou s'il a laissé libre cours à son imagination pour enjoliver la vie du saint, ou si c'est un collectage de légendes locales. Sans doute un mélange des trois, mais il est clair que l'épopée du chevalier blanc à l'épée flam-

boyante ne peut qu'être imaginaire. Question: qui en est à l'origine ? En toute logique, quelqu'un à qui elle profitait.

Ce pourrait être l'Église qui, pour susciter les conversions, a plus d'une fois préféré utiliser les « miracles » d'un « saint local », plus porteurs que les Évangiles pour toucher les populations. Ici, le récit crée l'image d'un saint Tenenan, protecteur de Plabennec, qui grâce à la prière découragea les Danois de piller l'église paroissiale. De plus, c'est aussi saint Tenenan qui a su choisir un seigneur local qui par sa bravoure effraya les Danois. L'alliance classique du sabre et du goupillon ?

Mais l'autre grand bénéficiaire de cette légende du chevalier blanc, c'est évidemment le seigneur en question qui se positionne ainsi comme le sauveur de Plabennec. Qui est-il ? Il y a un indice dans le nom de la fameuse tour « Damany ». C'est aussi le nom du manoir de Damany à Plabennec, propriété de la famille de Kermavan, qui détenait également le château fort du Carman à Kernilis, puis Leskelen par alliance. Le chevalier blanc serait donc un ancêtre des Kermavan.

Les seigneurs de Kermavan et saint Tenenan

Les Kermavan étaient des seigneurs puissants dans le Léon. Ils ont été longtemps en dissension avec les ducs de Rohan concernant la prééminence de leurs droits sur l'église de Plabennec. N'auraient-ils pas initié cette légende pour montrer aux Rohan leur antériorité historique dans la protection de Plabennec, qui plus est avec l'aide d'un saint et donc de l'église ? Les seigneurs de l'époque avaient souvent une chapelle attenante à leur manoir et dédiée à un saint pour montrer leur importance aux yeux de l'église et renforcer leur pouvoir sur la population.

Certains éléments historiques renforcent cette hypothèse. Depuis le XIII^e siècle, par l'alliance entre Beatrix de Kermavan et François de Léon, sire de Leskelen, ce fief est passé dans le giron des Kermavan (Michel Mauguin). Suite à cette alliance, la tour avec la demi-roue de charrette des Leskelen fut ajoutée au lion bleu des armes de Kermavan. Ces armes figurent sur le calvaire de Locmaria (1527), sur les vitraux de la chapelle de Leskelen reproduits en 1614 et sur le calvaire de Leskelen (vers 1550) (selon Michel Brandhonneur - *Étude historique de Leskelen* - 2022). Cela a pu inspirer la légende du chevalier blanc aux Kermavan-Leskelen. Restait, pour enjoliver le récit, à y insérer l'intervention d'un saint en attribuant la création de la motte de Leskelen à Saint Tenenan. Mais ce lien



Armes des Kermavan - calvaire de Locmaria - 1527

semble être resté au stade d'une légende familiale puisqu'« aucun document, aucune statue, aucun vitrail de Leskelen n'associe cette chapelle à Tenenan. Elle est liée au culte de Notre-Dame, dont la statue se trouve d'ailleurs actuellement dans l'église de Kersaint-Plabennec. » (Michel Brandhonneur). Tout ceci est bien antérieur à 1637, année de la publication de « La vie des saints » par Albert Le Grand. Ce dernier aurait donc collecté cette légende, probablement inventée bien avant par les Kermavan-Leskelen pour accroître leur influence locale. La conclusion que l'on retiendra de ce labyrinthe historico-légendaire autour de Saint Tenenan, nous est fournie par André-Yves Bourgès (*Les vikings dans l'hagiographie bretonne* - 2015) qui dit: « la famille de Kermavan a développé une fable généalogique autour de saint Ténénan ».

La légende de saint Tenenan poursuit son chemin

Toujours selon Michel Brandhonneur, « il faut attendre les XIX^e et XX^e siècles pour voir la motte et la chapelle de Leskelen reliées à St Tenenan. Le courant romantique, s'appuyant sur la légende de Saint Tenenan véhiculée par Albert Legrand, l'associe au site de Leskelen ». Ainsi, en 1837, Miorec de Kerdanet appelle le lieu « Castel St Tenenan ». Les Bretons ayant un peu dans leurs gènes une attirance pour les mystères et les légendes, celle de saint Tenenan a continué à essaimer au fil des années dans la région de Plabennec dans des domaines très divers :

- Depuis des siècles saint Pierre était le saint patron de l'église de Plabennec. **Le nom de saint Tenenan lui a été ajouté**, quand et pourquoi (date ?). L'église fut reconstruite en 1720. Lors de l'inauguration, les Kermavan et les Rohan se sont encore chamaillés concernant leurs prééminences respectives sur l'église. La tour dite de Damany, que les Rohan qualifiaient alors de modeste pigeonnier, aurait

été détruite au début du XX^e siècle. **Un grand vitrail**, toujours visible aujourd’hui, illustre la légende du chevalier blanc faisant fuir les vikings du haut de la tour, avec l’aide de saint Tenenau en prière. Ce vitrail, dessiné dans le style des châteaux forts de nos livres d’histoire ou d’Astérix, a depuis fait rêver bien des jeunes garçons de Plabennec pendant les messes dominicales.

- Dans le **Kanad de l’année 1913** (bulletin paroissial de Plabennec) on pouvait aussi lire en breton la vie du saint-patron de l’église de Plabennec avec un portrait encore plus louangeur que celui de Le Grand. Ce texte dithyrambique est de Guillaume Le Jeune, prêtre originaire de Plabennec. Il illustre la propension de certains auteurs, copistes, commentateurs ou hagiographes à « arranger » la vérité. Extrait:

- Ha n’oc’h eus-hu ket eveseatoc’h Tenenau ? Ne gaf ket din e ve el lez-ma nicun ebet hag a helfe beza laket e kem gantha. Koant eo evel an heol pe ar verelaouen ; bez’ en deus furnez eun den coz. Den n’en deus muioc’h a speret nag a zescadurez evi-tha ; ne gredan ket em befe guelet c’hoaz kement a barfetiz en eun den ker iaouank ; he c’henet hag he furnez a rai atao he zigemeret mad e pep leac’h. (Et vous n’avez pas remarqué Ténénau ? Je ne pense pas qu’il y ait quelqu’un dans cette cour auquel on pourrait le comparer. Il est beau comme le soleil ou l’étoile du matin ; il a la sagesse d’un vieil homme. Personne n’a plus d’intelligence et d’instruction que lui ; je ne crois pas avoir déjà vu autant de perfection chez une personne si jeune ; grâce à sa beauté et sa sagesse il sera toujours bien accueilli partout).

- Dans la seconde moitié du XX^e siècle, les activités sportives et culturelles du patronage catholique de Plabennec étaient regroupées sous l’appellation « **Étoile Saint Tenenau** ». C’était aussi le nom du club de football local avant qu’il ne prenne le nom de Stade Plabennecois.

- Saint Tenenau est également le **saint patron** des paroisses de La Forest-Landerneau et de Guerlesquin. Une seule commune porterait encore le nom du saint, mais sous sa forme ancienne, c’est **Saint-Thonan**. Une opération de mécénat local a d’ailleurs financé récemment une statue de Saint Tenenau pour le site touristique de la « Vallée des Saints » à Carnoët.



Équipe première de l’Étoile Saint Tenenau - 1961-62

- Dans les lieux-dits de Plabennec, on recense depuis longtemps les quartiers de Saint-Erep, Saint-Claoué, Saint-Julien, Saint-Roc’h... mais point de Saint-Ténénau. Depuis peu la mairie vient de remédier à ce manque en nommant

une « **impasse Sant Tenenau** ». Le qualificatif d’impasse est-il symbolique des difficultés rencontrées par les historiens pour démêler le vrai du faux dans son histoire ?

Le prénom de Tenenau (Thénénau) a été porté longtemps à Plabennec. Dans la population née avant la Révolution de 1789, et décédée de 1800 à 1810, le nombre varie de 1 à 4 pour une centaine de décès. Plus tard, en 1859, on remonte à 7 % des décès, avant de redescendre de 0 à 2 vers 1900. Aujourd’hui, ce prénom est encore porté par des habitants de la commune.

Il existait jadis une sorte de **troménie de saint Tenenau** dont le point de départ était situé à la chapelle de Leskelen jusqu’à ce qu’elle tombe en ruine en 1884. Depuis quelques années, une nouvelle troménie est de nouveau organisée à partir de l’église paroissiale jusqu’à Leskelen, aller-retour.

Actuellement le **blason de la ville de Plabennec** reprend presque tel quel celui des Kermavan avec la tour clôturée par sa roue de charrette et au-dessous la devise de la ville: « War araog atao » (Toujours de l’avant). Moralité: si vous voulez rester dans l’histoire, inventez une belle légende et elle inspirera peut-être la vie de votre commune pendant des centaines d’années. Comme on le dit souvent, les légendes ont la vie dure.

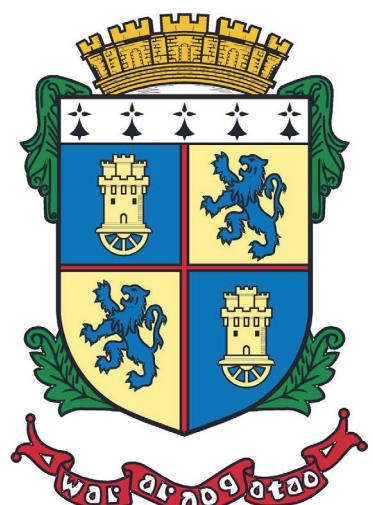
Sources:

Albert Le Grand: *La vie des saints de la Bretagne armorique* - 1637
Arthur de la Borderie.

André Yves Bourgès: *Les vikings dans l’hagiographie bretonne* - 2015

Michel Brandhonneur: *Étude historique de Leskelen - Rapport d’étude* - Décembre 2022

Guillaume Lecuillier: *Étude du site archéologique de Leskelen: motte, basse-cour, La Salle* - 2022



Blason actuel de Plabennec

LES UNITÉS DE MESURE AUTREFOIS.

(très complexes et peu fiables : jugez vous-mêmes)

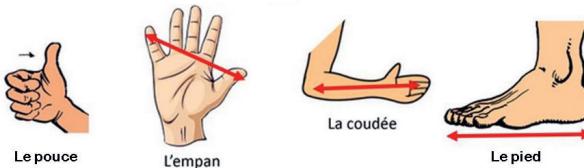
Par Fanch Coant

En 1613, les ventes de céréales se font en anthérelées ou en boisseaux, « mesures de Saint Renan ou de Guitalmézeau ». Ces mesures sont si imprécises que la **juridiction de St-Renan** voit la nécessité de préciser les mesures de volumes servant dans ces ventes. « Il est certifié à St Renan et à St Mathieu que 8 anthérelées font un boisseau, que 8 boisseaux font une pipe et que 3 pipes font le tonneau ». Voilà qui est défini, sauf que le boisseau de St-Renan (78 litres) est différent de celui de Damany, de Tréganna, de Guitalmézeau ou de St-Mathieu, qui lui fait 58 litres.

La Révolution de 1789 va créer un système de mesure applicable à travers toute la France : le **système métrique**, basé sur un système décimal. Adieu les longueurs en pouces, pieds, coudes, lieues, et les volumes en boisseaux, variables selon les régions.

Les surfaces : Finis à Plabennec, les dons à l'Église d'une surface de 2 ou 3 **sillons** dans un champ pour s'attirer les bonnes grâces de Dieu. Finies les surfaces de champs en **journal (an derverz arat** en breton), soit « une journée de labour », qui valait 48 ares, ou 0,5 hectare dans l'esprit des paysans. Ce n'est que dans les années 1960 qu'on a entendu parler d'hectares.

Les longueurs : les unités les plus utilisées étaient **ar metr** (le mètre) et **ar c'hilometr** (le kilomètre). Mais on connaissait aussi, un peu, **an troatad** (le pied = 30 cm), **al leo** (la lieue = 4 km).



À Plabennec, comme ailleurs, on ne change pas si vite les habitudes. En 1834, le maire, après une inspection de l'école communale, constate que le maître d'école ne semble pas « posséder les connaissances désirables en poids et mesures, pour pouvoir diriger une école primaire dans un chef-lieu de canton tel que Plabennec ».

La même année, la mairie non plus n'est pas très au fait de

ces nouveautés, car un compte rendu du conseil municipal note que « la commune du Drennec n'est au plus éloignée de celle de Plabennec que de 500 kilomètres ».

Mme Tynèvès (Gaby Gouez) qui tenait à Plabennec un magasin de quincaillerie-graines-vêtements de travail jusqu'en 1979 disait qu'elle vendait des pointes de longueur *daou veutad, tri meutad* (deux pouces, trois pouces : 1 *meutad* = 1 pouce = 2,5 cm). Elle vendait aussi des cordes qu'elle mesurait en les enroulant autour de son avant-bras, en passant par le pouce et l'index, puis derrière le coude. L'unité de longueur était la boucle ainsi formée. C'est dire qu'on ne change pas si vite les traditions.

Les poids : Même si le kilogramme était connu, on utilisait encore **al lur** (la livre = 0,5 kg). S'il y avait confusion possible avec **lur** = franc, on précisait par exemple : **kant lur bouez** (= cent livres en poids, c.-à-d. 50 kg). Le poids des bêtes était toujours estimé en **lur** (par exemple : **eun taro 1200 lur** = un taureau de 600 kg). Dans les années 1960, le kg commença à remplacer la livre, quand arrivèrent les jeunes générations de paysans, qui n'étaient pas bretonnantes. Les grains, (de blé, d'orge...) pouvaient être mesurés en **kulassenn** (1 culasse = 100 kg).

La monnaie. Si le franc a remplacé officiellement, en 1795, **la livre, le sou et le denier**, beaucoup ont vu, jusqu'aux années 1950, les grands-parents compter la monnaie en « **lur** » (1 livre = 1 franc), le mot **lur** était issu du français « livre », en « **gweneg** » (un sou = 5 centimes), en « **real** » (un quart de franc), en « **skoed** » (3 francs moins 5 sous, soit 2,75 francs).

Tout ceci est peu rationnel, mais tenace !

Sources: archives de la Sénéchaussée de St-Renan et Skolig al louarn.



LA CHAPELLE SAINT-JEAN-BALANANT

de plouvién.

Par Pierre Jollé

Les travaux de restauration de la chapelle se terminent. Le programme était ambitieux et nécessaire vu la dégradation de l'édifice. La charpente d'origine, de type armoricain, a été refaite, les ardoises reposées à l'ancienne, les murs assainis. Classée Monument Historique depuis 1913, elle méritait ces travaux de sauvegarde et de valorisation.

Une chapelle ancienne, possession de l'ordre des Hospitaliers.

La chapelle Saint-Jean-Balanant a un passé remarquable, en lien direct avec l'histoire de notre pays. C'est le dernier monument de tout un quartier qui appartenait à l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, connu aussi sous le nom d'ordre de Malte. On trouve son nom dans la charte dite de Conan IV datée de 1160, sous le nom de Bannadlanc, *la vallée aux genêts*.

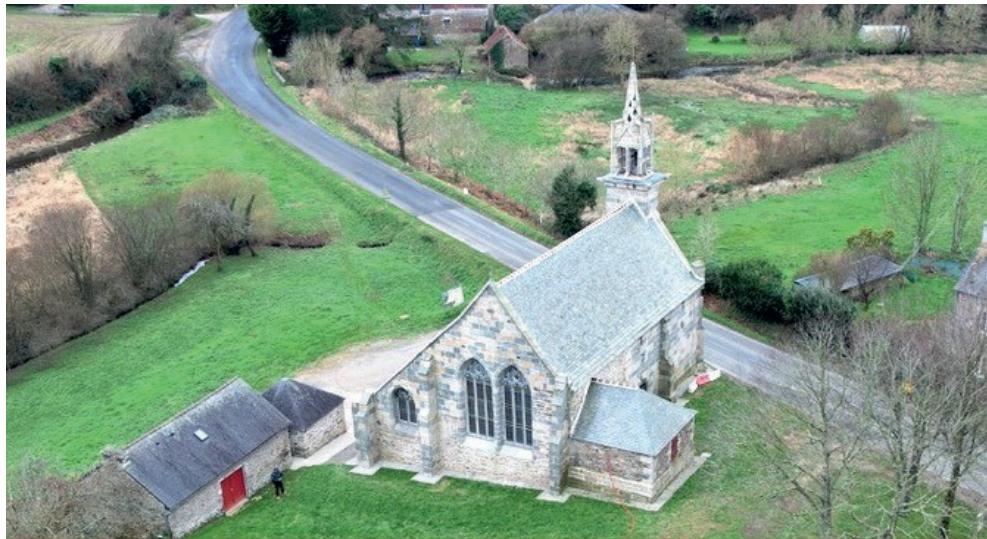


Armoiries de l'ordre
des Hospitaliers(Tympan sud)



Le baptême du Christ
par Jean(portail ouest)

La chapelle actuelle date des années 1440. On a retenu la date officielle de **1443**. Elle a sans doute été bâtie par les mêmes compagnons que la basilique du Folgoët, toute proche. La scène du baptême du Christ située dans le portail ouest présente des similitudes de style avec des sculptures de cet édifice contemporain. À partir du 16^e, cette chapelle dépendait des Hospitaliers de la Commanderie de



La Feuillée et non de la paroisse de Plouvién. Elle conserva ce statut jusqu'à la Révolution, période qui lui a valu quelques vicissitudes. Les dix-sept blasons qui ornaient ses murs extérieurs ont été enle-



vés par de zélés révolutionnaires. Ont-ils été jetés dans l'étang tout proche ? Les pierres tombales des chevaliers inhumés dans la chapelle ont été sorties, à l'exception d'une seule, encore visible à défaut d'être lisible.

La restauration des vitraux anciens.

Les travaux ont permis de mettre en valeur les richesses de la chapelle et de mieux connaître l'histoire locale. Les vitraux anciens, encore présents au sommet des baies, nous rappellent que la nef a bénéficié du mécénat de la famille de Kermavan dont le fief était situé au Carman en Kernalis, distant de quatre kilomètres. Les Kermavan se sont mariés avec les familles de haut lignage du Léon.

En 1440, Tanguy de Kermavan était très proche du duc de Bretagne, Jean V, dont il était un fidèle compagnon d'armes, puissant et riche. Il a été chambellan du duc, capitaine de Brest, capitaine des francs archers du Léon.

On peut encore admirer ses armoiries d'origine dans les tympans des deux baies jumelées. Les



Armoiries de Kermavan



Tanguy de Kermavan marié à Aliette de Quélen en 1409.

vieux vitraux ont été restaurés et complétés par des reproductions des blasons connues sous le nom des prééminences de Carman relevées en 1614 par Jean Bouricqen.

Les détails des vieux vitraux remarquablement res-



Tympan nord restauré

taurés par Antoine Le Bihan et Laurence Cuzange de Quimper, nous permettent d'admirer les talents du dessinateur-vitrailliste qui les a réalisés vers 1440.

Des vitraux contemporains viennent d'être réalisés par Aurélie Habasque-Tobie de Guissény dans les six lancettes du chœur.



Thuriféraire,
tympan sud.

La découverte d'anciennes peintures murales.

Les travaux ont aussi permis de découvrir des peintures murales cachées depuis longtemps sous de multiples couches de chaux. Elles racontent l'histoire de Jean-Baptiste, le saint patron de la chapelle et de l'ordre des Hospitaliers. Malgré les outrages des siècles dus à l'humidité des murs, il est encore possible de suivre l'histoire racontée en dix tableaux commentés en vieux français. On peut admirer des scènes colorées ainsi que de beaux visages.

Les premières scènes racontent la naissance de Jean et sa proximité avec la Vierge Marie, cousine de sa mère Élisabeth.

La majorité des scènes rappellent le martyre de Jean fomenté par la reine Hérodiade, avec l'aide de sa fille Salomé, « la danceresse », et traitée ici de « paillarde » ...



Élisabeth présente son fils Jean à Marie, sa cousine, en présence de Joseph.

Les peintures datent de la fin du 16^e, sous Henri IV. Nous sommes dans une période troublée par les guerres de religion. Les Hospitaliers qui ont com-



COMENT ST YAN FUCT DECOLLE
ET A UNE PAILLARDE SON CHEF BAILLE

mandité ces peintures étaient résolument dans le camp catholique contre les protestants. C'est le message que l'on peut déceler dans cette fresque. L'artiste a vraisemblablement utilisé le portrait de Marguerite de Valois, connue sous le nom de « la reine Margot », pour peindre la reine Hérodiade, celle qui a obtenu la mort de Jean-Baptiste qu'elle



Le doigt accusateur de Jean pointé sur Hérodiade



Portrait de Marguerite de Valois en 1578.

détestait. Hérodiade était perçue comme la reine sanguinaire et maudite, à l'instar de Marguerite de Valois, celle qui a trahi les catholiques par son mariage avec Henri de Navarre, le chef des protestants qui devint roi de France sous le nom de Henri IV en 1589.



Le bourreau.



Henri IV vers 1590

On peut oser voir aussi dans les traits du bourreau qui décolle Jean-Baptiste, une ressemblance avec le portrait d'Henri IV, peint en 1590. Comme son épouse, il était détesté par les catholiques jusqu'à son retour au catholicisme en 1593, et même au-delà. Le calvaire de Saint-Thégonnec donne bien les traits de Henri IV à l'un des bourreau du Christ... Ces peintures nous replongent dans les guerres de la Ligue en Bretagne qui ont ensanglanté notre pays, jusqu'à l'édit de Nantes signé en 1598.

Un passé qui renaît.

Deux ans et demi de travaux ont été nécessaires pour effacer les outrages du temps. C'est peu au regard des siècles écoulés depuis sa création. N'oublions pas qu'elle date des années 1440. C'était au temps d'une Bretagne indépendante dirigée par le Duc Jean V qui a permis à notre région d'échapper aux affres de la Guerre de Cent ans qui ne se terminera qu'en 1453. C'est toute cette histoire que nous permet de découvrir notre chapelle Saint-Jean-Balanant.

La chapelle va être à nouveau ouverte au public au printemps 2024. L'association Sant-Yann a programmé une après-midi de fête le dimanche 2 juin, pour marquer la renaissance de cette chapelle chère à tous les amoureux du patrimoine.



Musiciens à la cour de Hérode Antipas.



Vue d'ensemble des peintures murales.

JE SUIS NÉ AU MOYEN-ÂGE !

1960 - 1970 : une décennie remarquable

Mon grand-père Louis Simon, paysan, né en 1893, disait peu avant son décès, en 1957, que personne d'autre que lui et sa génération n'avait connu et ne connaîtrait autant de progrès au cours de sa vie. Il avait coupé le blé à la faucille et à la faux, et battu ce blé au fléau, il avait connu l'arrivée des faucheuses, des batteuses, des lieuses, des tracteurs, et enfin des moissonneuses-batteuses. On nous faisait même croire qu'« en Amérique » des machines fabriquaient directement du pain, à l'arrière de la moissonneuse. Tous ces progrès leur avaient changé la vie !

Cette première partie du XX^e siècle est-elle celle qui a vu le plus de progrès dans notre région ? On peut se demander si la décennie 1960-70 n'a pas encore davantage connu d'innovations, en un temps plus court. Nous rapportons ici des souvenirs de cette époque qui tendent à le prouver. Ces souvenirs sont des données aussi objectives que possible, corroborées par des témoignages de personnes ayant vécu ces années, en nombre suffisamment important pour que se dégage une impression d'accélération de l'Histoire, du moins dans nos communes rurales du Bas-Léon. Les dates que nous indiquons sont fiables, en général à une ou deux années près, elles sont tirées de notre vécu, et nous avons suffisamment de repères pour être précis.

La cuisine

Le premier élément de modernité chez nous, dans mon souvenir, date de 1954 : un jour, je rentrais de l'école, le garagiste local nous avait apporté un... réchaud à gaz. Quelle facilité d'emploi ! Quelle énergie pratique ! Jusqu'alors la cuisine se faisait sur un poêle à charbon et à bois, lui-même certainement un progrès par rapport à la cheminée. Celle-ci servait toujours à l'occasion,



Deux générations de moulins à café (manuel-électrique)

Par Louis Le Roux

par exemple à notre grand-mère qui s'affairait tous les vendredis matin pour préparer ses dizaines de crêpes (de blé noir généralement) très appréciées. En ces années d'avant 1960 la principale source d'énergie, pour cuisiner et pour chauffer la maison en hiver était le bois, comme depuis la nuit des temps. Depuis peu s'y étaient ajoutés le charbon et le gaz. C'est en 1965 qu'apparut le fuel, qui sera désormais la principale source d'énergie, ce qui a permis le chauffage central par radiateurs, l'eau chaude sanitaire, les premières douches et les premiers bains.

L'activité agricole

Le second élément de modernité que je me rappelle avait été la construction en 1957 d'un hangar à charpente en bois soutenue par des poteaux en chêne posés sur des dés maçonnés, et couvert d'éverites. Jusqu'alors, le foin, la paille et autres fourrages étaient entreposés dehors en tas (*dans le liors kolo*), et les outils agricoles dans des granges à murs en pierre ou dans des *lokenn*, abris assez sommaires couverts de *gouzel*, ces broussailles que les paysans coupait l'hiver sur leurs talus. L'année suivante, le mauvais chemin qui menait à notre ferme fut déplacé et l'empierrement refait à neuf.



Rentrée des foins-1940- Collection Le Gall F

Quant à la force motrice qui permettait à mon père de faire son métier de paysan, c'était, jusqu'en 1960, comme dans les siècles précédents, celle des chevaux, et bien sûr celle de ses propres bras et des bras de tous les membres de la famille. La révolution industrielle du XIX^e siècle, qui avait fait faire bien des progrès à d'autres régions, ne nous avait guère atteints ; seules quelques machines avaient un peu facilité le travail : charrue réversible, faucheuse, batteuse, hache-lande. Les charrois se faisaient à l'aide de charrettes à grandes roues en bois à rayons et cerclés de fer (*ar c'harr braz*) ; les derniers modèles datent des années précédant 1960. Ils



Battage en 1951

servaient pour la moisson, pour les betteraves, pour le fumier... Mais la charge que ces charrettes pouvaient transporter était faible.

Et en 1963 ce fut l'arrivée du tracteur (Deutz 30 CV), une vraie révolution. Si avant 1960, à Plouvien, les tracteurs étaient assez peu nombreux, en 1970 quasiment toutes les fermes en avaient un, et les chevaux, sauf exceptions, avaient disparu du paysage. En 10 ans on était passé du « tout cheval » au « tout tracteur » ! Et ces tracteurs avaient été suivis par de nouveaux outils, plus grands, plus performants : charrue bi-soc, barre de coupe, remorque de 4,5 t ou plus, grands semoirs, remorques à fumier à distribution automatique... Pour la moisson, les faucheuses (jusqu'en 1955), les lieuses et les batteuses (chez nous jusqu'en 1967) furent très vite remplacées par des moissonneuses-batteuses automotrices. La période de la moisson, qui avait imposé les grandes vacances en juillet et août, étaient pour nous, dans nos jeunes années, un temps de grande effervescence, le sommet de l'année en quelque sorte. Mais, les machines se perfectionnant, elle s'était réduite comme peau de chagrin, et pouvait passer pratiquement inaperçue en dehors des agriculteurs concernés.

Les vaches étaient toujours traites à la main jusque-là mais les circonstances ont fait qu'on a eu une machine à traire électrique dès 1963, c'était quand même plus moderne...



Tracteur Deutz 30 CV

L'électricité et les transports

Car la grande affaire, celle qui allait bouleverser notre quotidien, ce fut l'arrivée de la « fée électricité » en décembre 1959, avec son cortège de nouveautés et de facilités dont on s'était passé jusque-là, et ce depuis toujours. La « Fête de la lumière » eut lieu à Plouvien le 8 décembre 1959, une date qui m'a marqué, toutes les maisons de Plouvien étant à cette date dotées de cet extraordinaire cadeau. Les communes voisines, dans les mêmes années, avaient connu le même progrès. Les bourgs avaient été connectés au réseau électrique plus tôt, peut-être une vingtaine ou une trentaine d'années. Cette électricité avait permis la distribution d'eau courante puisée dans un captage voisin à forte source, et qui desservait 30 ou 40 maisons ou fermes. Finies les corvées pour remonter l'eau du puits familial à l'aide d'un seau en bois et d'une manivelle à actionner à la main, cette eau-là servant aux animaux, et finies les corvées pour aller chercher à une fontaine distante de 200 m de l'eau pour les humains.

Les transports n'étaient pas en reste. Là encore la décennie 1960-70 a vécu des changements importants. Jusqu'à la guerre 1914, la grande majorité des déplacements se faisait à pied (au début du XIX^e siècle mon arrière-grand-père, ayant une course à faire à Brest, y allait ainsi... et revenait deux jours plus tard); on se déplaçait aussi quelquefois en char-à-banc. Après la guerre étaient apparus les premiers vélos, et dans les années 30 les premières voitures. Mais en 1960 nous allions encore à pied à l'école, par tous les temps (en cas de trop mauvais temps cependant, un voisin, qui avait une voiture, venait nous chercher), de même à la messe tous les dimanches. Assez peu de familles avaient une voiture. Après mon grand-père qui avait acheté un solex en 1955, ma mère eut un vélomoteur en 1957. Puis en 1961 elle passa son permis voiture, acheta dans la foulée une 4 CV Renault d'occasion, et très vite mon père s'y mit aussi; beaucoup de voisins firent de même; si bien qu'en 1965 une grande partie des familles avait une voiture, en à peine 5 ans !

C'est en 1967 que ma mère se sépara de la personne qui s'était chargée du lavage de tout notre linge pendant des années. Au lavoir, tous les lundis et quel que fût le temps, cette personne passait toute la journée à genoux dans une caissette en bois, les mains dans l'eau



Lampes d'intérieur et d'extérieur



Poste radio - années 50

froide, et tout cela pour un salaire modique. Ensuite, pour laver le linge de sa grande famille, ma mère acheta un lave-linge de qualité, qui lui fera de l'usage de très nombreuses années (merci l'électricité).

Bien entendu le premier effet de l'arrivée de l'électricité avait été d'éclairer la maison et de se passer des bougies et de la lampe à pétrole qui nous servaient jusqu'alors. Assez vite, en 1962, nous avions un poste de radio à lampe qui permettait par exemple d'écouter les arrivées des étapes du Tour de France, avec Georges Briquet au commentaire, ou alors d'écouter des feuilletons. La télé, d'occasion, en noir et blanc, arrivera un peu plus tard, vers 1970. Mais dès 1965, le voisin, qui en avait eu une assez tôt, nous permettait de la regarder chez lui et nous nous réjouissions de suivre Intervilles, la Piste aux Étoiles, ou, dans la série Bonanza, les aventures de la famille Cartwright au Far-west américain, ou bien encore nous frémisions aux apparitions inquiétantes de Belphégor. Le téléphone apparut en 1972.

La nourriture

Y a-t-il eu des changements dans l'alimentation pendant la décennie 1960-70 ? Pas vraiment. Comme auparavant, on a continué à se nourrir de pain, de plats à base de farine de froment ou de blé noir (mais on a arrêté de cultiver du blé noir dans nos fermes vers 1960), d'œufs, de lait, de beurre, de pommes de terre, de quelques légumes du jardin et de viande de porc. Les différences les plus notables concernent le beurre et la viande de porc.

L'écrémage journalier du lait et la fabrication hebdomadaire du beurre, (que l'on vendait à la laiterie Isidore Léon), étaient certainement des activités très anciennes, mais elles s'arrêtèrent très vite, en 1961 ou 1962, un jour où ma mère s'était épuisée à baratter tout un après-midi, sans réussir à faire monter la crème en beurre. Ordinairement une demi-heure ou trois-quarts d'heure suffisait, mais ce jour-là le temps chaud et orageux, l'ennemi des crémières, s'y était opposé. Elle en avait eu son compte, et dès les jours suivants on vendait à la laiterie le lait non écrémé, dans des bidons de 20 litres en fer-blanc.

Quant à la viande de porc, la seule viande consommée régulièrement, elle prove-

naît d'un porc engrangé à la ferme, que notre placide boucher de campagne local, Jeink ar C'higer, venait, tranquille sur sa moto, tuer et dépecer à la maison ; un jour d'effervescence pour tous, un jour de fête pour nous. Ma grand-mère s'y montrait à son avantage en fabriquant des andouilles qu'elle mettrait à fumer environ deux mois dans la cheminée, et que, mmmh !, aucun caviar n'égalerait jamais. Mais l'âge de Jeink et les nouvelles règles sanitaires concernant le transport des viandes eurent raison de cette pratique, véritable institution de temps immémoriaux. C'était vers 1971 ou 72. Parallèlement à ces évolutions « techniques » la société aussi évoluait. Certes les mentalités ne changent pas de manière importante en 10 ans, mais là encore dans la décennie 1960-70, plusieurs faits marquants nouveaux sont apparus, et ces changements continuent aujourd'hui encore de se produire.

La pratique religieuse

Notre Léon était dominé depuis des siècles par la religion catholique, au moins depuis le milieu du XVII^e siècle avec l'apostolat du Père Maunoir (1606-1683). Dès les années 1962-63, des fissures commencent à apparaître, et paradoxalement c'est le concile de Vatican II (1962-1965) qui, en voulant moderniser la vie et les pratiques religieuses, ouvre la boîte de Pandore. Je me souviens d'une étude de 1957 ou 58 portant sur la participation à la messe le dimanche dans l'évêché de Quimper et de Léon. Une carte indiquait de nombreux doyennés du Léon tout bleus, ce qui signifiait qu'une très grande partie (plus de 95 %) de la population suivait très régulièrement la messe le dimanche ; c'était le cas du doyenné de Plabennec. Mais en 1970, à 22 ans, j'avais cessé d'y aller et je crois pouvoir dire que beaucoup de jeunes de mon âge avaient fait de même. Cette pratique religieuse avait donc baissé de peut-être 20 % en 10 ans ; la baisse a perduré depuis. Un autre changement visible dès 1963 était l'autorisation donnée aux prêtres de porter, à la place de la multiséculaire soutane noire, un « clergyman », quasiment un costume civil ! Je me souviens que certaines personnes n'avaient pas aimé, de même que le fait que la messe fût dite désormais en français. « Sans le latin, sans le latin, la messe nous emmerde », chantait Brassens. Et c'est encore à cette époque, en 1964 ou 1965, que le cimetière, à Plouvien, a été, en partie, transféré à son emplacement actuel ; alors que depuis plusieurs siècles, les morts étaient enterrés tout autour de l'église.

En 1967 fut votée la loi Neuwirth qui autorisait la contraception, interdite jusque-là. Cette loi ne produisit ses effets que dans la décennie suivante, et les familles nombreuses (plus de 3 enfants) se firent bien plus rares. Un peu plus tôt, dans l'après-guerre, la natalité était encouragée, récompensée (médailles des familles

nombreuses), et beaucoup de familles du Baby-boom avaient entre cinq et dix enfants ou plus (chez nous, nous étions onze).

Le breton

Autre fait marquant: le changement de langue. On sait qu'aux V^e et VI^e siècles, il y a 1500 ans donc, des Bretons de Bretagne insulaire (la Grande-Bretagne actuelle) ont émigré en Armorique, en assez grand nombre, avec leur propre langue. Depuis ce temps-là, tout l'ouest de la Bretagne a parlé breton (sauf peut-être les élites, qui étaient attirées par le pouvoir de Paris et de la France). Ainsi, en 1900 encore, la moitié de la zone bretonnante (Léon, Trégor, Cornouaille et Vannetais) était monolingue breton. Mais dès la fin du XIX^e siècle, grâce à, ou à cause de l'école obligatoire, de la conscription, de l'attraction économique venue de l'est, l'usage du breton s'est peu à peu réduit. Cependant, à Plouvien, à la campagne, en 1939, toutes les personnes savaient le breton et parlaient breton quotidiennement. Si bien qu'on peut estimer que juste avant la dernière guerre 95 % des conversations se faisaient en breton (seuls 3 enfants de l'âge de ma mère suivaient le catéchisme en français dans les années 1930), et vers 1960 cela n'avait que peu changé. Mais les enfants du Baby-Boom, nés à partir de 1946, ont quasiment tous été élevés en français (dans mon entourage le plus large, je trouve seulement 5 ou 6 familles ayant élevé leurs enfants en breton). Bien sûr beaucoup d'entre eux savent - savaient? - plus ou moins le breton pour l'avoir entendu dans leurs jeunes années dans les conversations entre adultes, mais étant plus à l'aise en français ils ont quasiment toujours pratiqué cette langue. Et donc on peut estimer qu'en 1970, dans la campagne, seuls les plus de 30 ans pouvaient parler breton spontanément, et ils ne s'adressaient en breton qu'à des personnes au moins aussi âgées qu'eux; ce qui fait qu'en 1970, en réalité moins de la moitié des conversations se faisaient en breton; et dans le bourg c'était certainement moins.

En 10 ans, entre 1960 et 1970, la majorité des conversations est passée du breton au français. Et cela a continué d'une manière régulière (aujourd'hui, à Plouvien, moins de 1 % des conversations se font en breton). Quel changement pour cette langue multiséculaire et emblématique!

En résumé

En 1958, on travaillait avec des chevaux, on trayait nos 8 vaches armoricaines à la main, on chargeait et déchargeait nos charrettes à la fourche ou à la main, on tirait les betteraves à la main, on se chauffait au bois, on tirait l'eau du puits ou d'une fontaine, on nous lavait dans la lessiveuse, ou au lavoir quand le temps était beau; les toilettes, c'était dans les crèches l'hiver, et dans les champs l'été. On se déplaçait à pied, quelquefois à vélo, on s'éclairait à la bougie ou à la lampe à pétrole, on n'avait guère de sources d'information, on parlait breton, les échanges commerciaux se faisaient à l'aide de billets de banque. Mon monde se résumait à trois petits îlots: la famille et les voisins proches, l'école et l'église. Ma vie était, me semble-t-il, assez semblable à celle d'un enfant né vers 1600 ou 1700, à ceci près que celui-ci n'allait pas à l'école. On date ordinairement la fin du Moyen-Âge à la prise de Constantinople (1453) ou à la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb (1492). Pour ma part je crois que c'est plutôt en 1959. Car en 1970 on avait l'électricité, un tracteur, une voiture, la radio, la télévision, le téléphone, un carnet de chèques (depuis 1961 ou 1962), un lave-linge (pour ma mère ce fut la plus formidable des inventions), une baignoire, une douche, l'eau courante, le chauffage et des toilettes dans la maison. Une machine à traire électrique trayait les 25 ou 30 vaches (frisonnes pie-noir), le maïs avait remplacé les betteraves, la moissonneuse-batteuse s'occupait de la moisson, mars 1962 avait sonné la fin de la guerre d'Algérie, et depuis régnait une paix durable.

QUELQUES POINTS DE REPÈRE, concernant la famille le roux à trezent, plouvien... et d'autres.

1957 : construction d'un hangar « moderne »
1958 : le chemin d'accès est complètement refait
1959 : arrivée de l'électricité
1960 : eau courante dans la maison
1961 : première voiture (une 4 CV Renault)
1961 : apparition des chéquiers
1961 : on cesse de fabriquer du beurre à la maison
1962 : poste de radio
1963 : arrivée d'un tracteur
1965 : chauffage, eau chaude, douche,
WC dans la maison

1967 : lave-linge électrique
1970 : télévision
1972 : téléphone

1962 : fin de la guerre d'Algérie
1962-1965 : concile de Vatican II
1967 : loi Neuwirth sur la contraception
1968 : événements de Mai
1975 : loi Veil sur l'avortement

DES NOMS DE FAMILLE

liés à l'aspect physique

Texte d'Yvette Appéré – Dessins de Christian Bleinhant

Nos noms de famille datent pour une grande part de l'époque médiévale. La population augmentant, on s'est retrouvé à court d'idées et pour ne pas avoir plusieurs personnes du même nom au même endroit, on a commencé à distinguer quelqu'un par son surnom, propre à chacun et ne se transmettant pas. Ce n'est qu'au XVI^e siècle, sous François 1^{er}, que l'on a décidé que le père transmettrait son nom à ses enfants. L'ordonnance de Villers-Cotterets rendant obligatoire la tenue des registres de baptême, c'est à cette époque que se sont fixés les noms de famille. C'est pourquoi on trouve aujourd'hui des noms de famille qui viennent à l'origine de sobriquets ou de surnoms liés à l'apparence physique ou au trait de caractère. Ces noms prennent souvent la forme d'**un article suivi d'un adjectif**. En Bretagne les noms de famille sont en breton et donc précédés de « ar » ou « an » pour l'article. Mais si les moines lettrés ont longtemps retranscrit consciencieusement les noms en breton, à partir de la Révolution les prêtres ont commencé à traduire l'article breton en « Le ». La Bretagne étant réunie à la France, certains transscripteurs iront même jusqu'à traduire le nom en français: ainsi « Yaouancq » est devenu « Le Jeune ». On sait aussi qu'à Plabennec, on trouve dans une même famille des « Roue » et des « Le Roy ».



Ils sont nombreux dans le Léon les noms liés à l'aspect physique, au trait de caractère, ou à une infirmité, souvent précédés de « Le »:

- Le Bras, de *bras*: grand
- Le Meur, de *meur*: grand, important
- Le Bihan, de *bihan*: petit
- Le Berre: de *berr*: court, bref
- Le Hir, de *hir*: long
- Le Corre, Corre, de *ar c'horr*: le nain, korrigan: petit nain
- Crenn, de *krenn*: taille moyenne
- Le Coz, Cozian, Cozien, de *koz*: vieux
- Yaouanc, de *yaouank*: jeune
- Le Bris, de *briz*: tacheté, bigarré
- Le Duff, de *du*: noir
- Le Guen, de *gwenn*: blanc
- Le Roux, Le Rousic, de *rous*: roux
- Le Brun, de *brun*: marron, rouquin
- Le Moal, Moalig, de *moal*: chauve
- Le Dall, de *dall*: aveugle
- Le Gac, Gac, de *gak*: bègue
- Le Borgne, de *borgn*: borgne
- Le Moigne, de *mogn*: manchot
- Cam, de *kamm*: boiteux, tordu, voûté
- Berrhéhouc, Béréhouc, de *berr*: court et *houc/gouzoug*: cou
- Le Foll, Foll, de *foll*: fou
- Le Fur, de *fur*: sage
- Le Creff, Creff: de *kreñv*: fort
- Le Her, de *her*: audacieux
- Coant, de *koant*: beau, joli
- Caer, de *kaer*: beau
- Habasq, Abasq, Labasque, Habasque, de *habask*: calme, pacifique, patient
- Caradec, de *karadec*: aimable
- Gourlaouen, de *gour*: homme et laouen : joyeux
- Cabon, de *capon*: trouillard, dégonflé, couard
- Gouez, de *gouez*: sauvage
- Leal, de *leal*: fidèle, loyal
- Le Gleau, de *gleu*, puis *glé*: brave
- Pinvidic, de *pinvidig*: riche
- Pervez, de *perfez*, puis *pervez*: parfait, exact.



LE MANOIR DU REST, À PLABENNEC

Par Jeannine Sanquer et Yvette Appéré

En Plabennec, le manoir du Rest a été bâti au début du XV^e siècle. Il a donné son nom à une antique famille noble de « Ploebenneuc », nommée Galleren, dont Paul qui devient Seigneur du Rest à la Réformation de 1443. Puis le manoir passe à **Bernard du Beaudiez** venant de Landunvez et secrétaire du vicomte de Rohan. Son descendant Jean du Beaudiez y fait d'importants travaux au début du XVI^e siècle. Les descendants de Bernard du Beaudiez, liés aux Marc'hec du manoir de La Motte, occupent le manoir jusqu'à la Révolution.

Situé près de la chapelle de Locmaria-Lan, il est entouré de bois de hêtres et de châtaigniers. Les bâtiments en pierres grises de granit, serties d'un quadrillage de chaux, encadrent une tour carrée; à gauche se trouve un pavillon carré muni d'une petite tourelle; à l'étage de cette aile gauche il y avait une petite chapelle. Les pignons des deux ailes sont surmontés de clochetons garnis d'une croix. La famille de Coatpong a bien voulu apporter quelques **détails sur le manoir actuel**. La petite chapelle du manoir a longtemps été accessible de l'extérieur par un escalier longeant le mur d'enceinte de l'aile gauche. Le mobilier y est conservé. Le manoir lui-même comporte des éléments remarquables dont l'escalier en pierre de la tour, la grande cheminée, le passe-plat du salon, le puits à l'extérieur, la première allée boisée venant de l'ouest, puis la deuxième allée arrivant face au manoir et aménagée bien plus tardivement. Dans le manoir, on peut retrouver des écus-



sons et blasons des Du Beaudiez, des armoiries alliées de Ronan Jaoua du Beaudiez, « seigneur du Rest, de la Motte, du Mézou » et de sa femme Marguerite le Bouteiller mariés en 1729. Les armoiries de la famille de Coatpong sont symbolisées par un pélican donnant sa propre chair à ses petits: « D'azur au pélican d'or, en sa piété de même. » Selon les archives de Quimper, le manoir possédait aussi les moulins du Rest, Pentreff, Kerhals et la Motte jusqu'en 1789.

Enfin comme souvent dans de tels lieux chargés d'histoire, **les légendes ne manquent pas**. Il est dit que la dame de Michel du Beaudiez aurait

eu la tête coupée pendant la Révolution dans l'escalier de la tourelle, et qu'elle y apparaît au premier coup de minuit pour disparaître au dernier coup, mais seulement quand il y a clair de lune. Elle porte sa tête sur un plat et, en silence, effectue un parcours toujours différent. Il est dit aussi qu'au premier étage de l'aile gauche, où se trouve un tableau représentant Dom Michel Le Nobletz en prière, le diable vient jouer du tambour chaque nuit, à minuit. Il frapperait parfois si fort que le tableau se décroche. (selon H.Pérennes). Enfin, quand Tanguy Malmanche évoque ses meilleures amies, les têtes de mort des chapelles environnantes, il ne souffle mot des légendes du vieux manoir qu'il a habité; cependant il s'en est inspiré dans quelques écrits dont « le Conte de l'âme qui a faim ». Aujourd'hui, le manoir du Rest est un élément exceptionnel du patrimoine de la région de Plabennec.

PROPRIÉTAIRES DU MANOIR DU REST DEPUIS LA RÉVOLUTION

Le manoir devient bien national à la Révolution

Achat en 1794
par **Jérôme Berthomme**

Armande Berthomme, ép. en 1810
Hyacinthe Le Bescont de Coatpong 1778-1839

Thérèse de Coatpong 1812-1904, ép. en 1832
Charles Malmanche 1802-1875

Gustave Malmanche 1834-1887 marié à
Marie Louise Piedallu 1850-1934

Tanguy Malmanche 1875-1953
ép. Jeanne Briantais 1912

(d'après Michel Mauguin & P.F. Broucke - 2004)

Rachat en 1904
Jeanne Malmanche
André Le Bescont de Coatpong
1869-1936 né au Rest
(Conseiller Général, 1912-1936)

Jean, Marie, André, Gustave
Le Bescont de Coatpong
1901-1978, ép. en 1935
(Conseiller Marie Thérèse Huchet de Quénétain)

Geoffroy Le Bescont de Coatpong
né en 1937, ép. Chantal de Montfort



TANGUY MALMANCHE

Il est né à St Omer le 7 septembre 1875. Son père était commissaire de la marine à Brest. Son enfance et son adolescence se déroulent en Bretagne, à Brest et au manoir familial du Rest à Plabennec, propriété de la famille où meurt son père Gustave Malmanche en 1887. Il se raconte :

« mon père, s'il n'était pas breton, était à coup sûr bien digne de l'être, puisqu'il eut l'héroïsme, le 7 septembre 1875, de me déclarer sous le prénom de Tanguy à l'officier de l'état civil de la bonne ville de St Omer. Mon bisaïeul fut maire de Brest sous Louis XVI et guillotiné sous la Terreur avec le conseil d'administration du Finistère dont il faisait partie. Mon père, Gustave Etienne était commissaire de la Marine... à partir de ma douzième année, mon existence se partagera entre notre demeure de Brest et une vieille propriété de famille au manoir du Rest, situé dans le village de Loc-Maria, dans la paroisse de Plabennec... »

C'est là, près d'un meunier, le père Coant et de sa femme Marie Rous, que Tanguy Malmanche connaît « les gens de sa race, leur philosophie candide et profonde... »

« Mes amis préférés étaient un couple qui occupait le moulin du Rest. L'homme devait bien avoir dans les cent à deux mille ans, puisqu'il piquait sa meule avec un silex. Quant à la femme, elle était à peu près du même âge, et elle m'avait élu son bon ami... Elle avait un répertoire inépuisable d'histoires et de discours ».

C'est grâce à elle qu'il apprit le breton. « Par elle, j'ai touché du doigt le cœur des hommes et l'âme des jeunes filles. Marie Rous n'est plus, mais je vais souvent causer avec elle et je n'ai plus le remord de l'avoir dérangée. »

Elève au lycée de Brest, Tanguy Malmanche gagna ensuite le collège Stanislas à Paris, étudia le droit à Rennes et obtint une licence de lettres à Paris. En 1896-1897, il fit son service militaire dans l'infanterie, puis il travailla aux chemins de fer de l'Ouest et dans une compagnie d'assurances. Mais surtout, Tanguy Malmanche se passionna pour la mécanique et s'installa à Courbevoie où il monta un petit atelier. Atteint par la grippe espagnole pendant la guerre 14-18, il crut mourir et écrivit en 1921 « Gurvan, ar marc'heg Estranjour », l'une de ses plus belles pièces, celle qu'il croyait devoir être la dernière. La même année, il

songea à revenir à Brest monter une usine, mais son projet n'aboutit pas et il continua de travailler dans son atelier de Courbevoie. C'est là qu'il mourut en mars 1953, cinq jours après avoir été victime d'une attaque d'hémiplégie. Il est enterré à Dives-sur-Mer dans le Calvados.

Prologue de Gurvan :

« *Mon nom est Tanguy, du manoir du Rest en Plabennec, auprès de Brest.
Je suis de métier maître forgeron...
Tout le long du jour je travaille...
Mais quand descend le soir
Mon esprit aime à s'envoler
De l'autre côté des étoiles
Pour contempler mon pays tant aimé
là-bas, et pour converser
d'anciennes choses disparues
avec nos grands-parents,
ceux du très, très vieux temps ».* »

« mon domaine se composait de landes, de pierres et de chapelles... J'ai une religion très exigeante : il me faut des chapelles pour moi tout seul, je parle de ces chapelles qui sont ça et là sur la campagne et où on ne dit la messe qu'une fois par an, à l'occasion d'un dérisoire pardon »

Il a écrit plusieurs pièces de théâtre en breton, qu'il a traduites lui-même, un roman en français, et des contes dont « Le conte de l'âme qui a faim », inspiré par sa vie au Manoir du Rest. En 1912 il épouse Jeanne Brientais. Leur fille Anne-Marie épouse M. Stockmance. Ils ont un fils, Charles Stockmance. C'est ce dernier qui a participé en 2015 à l'inauguration de la salle culturelle nommée Tanguy Malmanche. C'est Jeanne, la sœur de Tanguy Malmanche, qui a épousé André Le Bescond de Coatpont en 1912, grand père de l'actuel occupant du Manoir du Rest, Geoffroy Le Bescond de Coatpont.



les aventures de mana et maël dans les abers

AVANTURIOÙ MANA HA MEAL WAR AN ABERIOÙ - PENNAD 1

Par Maël Thépaut

Dar 7 viz C'hwevrer 1800 e loc'has Alexanader Von Humbolt hag Aimé Bonpland eus Caracas gant mevelien, ezen ha dafar forzh-pegement. O fal: kavout ar ganol a liamm ar stêr Orinoco (Orénoque) gant an Amazon. Bale a rejont er junglenn, e-touez ar gwez, ar strouez, ar c'hwibù, mont a rejont war o firogennoù pe rankout a rejont dougen anezho a-wechoù. 4 mizvezh beaj e-kreiz ar c'hoadege-meur evit merkañ war ar gartenn kanol Casiquiare.

200 vloaz diwezhatoc'h, d'an 13 a viz Gouere 2020 eo loc'het Mana ha Meal eus Kerilleo e Plabenneg gant ur c'hayak pep hini. O fal: liammañ o zi d'ar mor war gayak, dre an Aber Benniget. Kuzulioù fur o hendadoù diwar o skiant-prenet (korn-boud niverenn 5, pajenn 5) a oa dianav evito. Roeñviñ o deus graet neuze, met ket hepken: bale en dour pe er parkeier, dougen pe stlejañ ar c'hayakoù, neuial war o lerc'h, aliesoc'h eget raktreset...

Deiz 1: « Je ne dirais pas que c'est un échec; ça n'a pas marché. » - (EM, 2020)

Eus Milin ar Voudenn betek Penn-Trev d'an 13 a viz Gouere 2020.

Leun a startijenn hag a volontez vat o deus lakaet an avanturien o c'hayakoù en dour e traoñ o zi, e Milin ar Voudenn. Disoursi o deus lammet enno, gant mall warno dizoleiñ o bro, gant daoulagad pesked an Aber

Benniget. Siwazh, ne oa ket uhel an dour er richer, ha prestik o deus ranket sevel diwar o bag ha sachañ warno an treid en dour. Buan o deus divinet e vefe kentoc'h ur valeadenn c'lep gant seir-kein gwall bouner eget ur verdeadenn drankil! Cheñchet o deus pal neuze, c'hoant o doa skeiñ en dour gant o roeñ ouzh penn dek gwech diouzh renk a-raok rankout dilestrañ adarre. Gwir eo, ne oa ket ar pezh o doa raktreset a-raok loc'hañ. Met profitet o deus eus an heol o parañ a-dreuz skourrou gwernioù pradoù Kerfergar. Div eurvezh diwezhatoc'h ha 500 metrad pelloc'h, setu int en em gavet e Pentrev, loc'h enno o c'hervel an oto da zont da gerc'had anezho. Ne oa ket karget ar c'hayakoù er c'harrsamm ma oant dija o raktresañ an avantur da zont. C'hoant o doa mont betek ar mor, ne vo ket evit hirio, met dont a raio.

Deiz 2: « ÇA PASSE! » - (MT, 2021)

Eus Milin Gwenou betek S-Yann Balan d'an 23 a viz C'hwevrer 2021.

Uheloc'h an dour er stêr d'ar poent-mañ eus ar bloaz. Warlerc'h bezañ bet o reperiñ war droad, setu Mana ha Meal er red-dour gant tizh war o bigi. Stekiñ a rae ar c'hayakoù ouzh ar c'herrek, skrabet eo bet ar plastik gant ar reir, met... « ÇA PASSE! ». Pe e vefe astennet er c'hayak da dremen dindan ur

En 1800 Von Humboldt et Bonpland quittent Caracas avec leurs valets, des mules et quelques outils d'exploration. Leur but était de trouver un cours d'eau qui les mènerait jusqu'au grand fleuve Amazone.

Deux cent vingt années plus tard, le **13 juillet 2020**, Mana et Mael quittent leur domicile de Kerillo à Plabennec, munis chacun de leur kayak. Leur but est d'atteindre la mer en suivant l'Aber-Benoît. Ils veulent aussi savoir si ce cours d'eau est « navigable ». En lisant le Korn-Boud n° 5, à la page 5 (*), ils découvrent que deux autres compatriotes ont déjà tenté l'aventure en 1990, sur l'Aber-Wrac'h. Voulant tirer profit de l'expérience de leurs aînés, mais sans se poser trop de questions (disoursi), ils se mettent à l'eau au moulin La Motte, près de chez eux. S'ils ont ramé un peu, ils ont surtout beaucoup galéré : marcher dans l'eau ou les prairies, traîner et même porter le kayak, ce n'était pas le but premier. En deux heures, après avoir parcouru 500 m, ils rentrent chez eux un peu dépités mais pas découragés.

Le **23 février 2021**, ils décident de continuer l'aventure et se mettent à l'eau au moulin Gouenou à Pentreff. Cette fois ils sont confiants, il y a plus d'eau et ça passe. Et si parfois il faut s'allonger dans le kayak pour passer sous les branches, même s'il faut de temps à autre sortir le kayak de l'eau, le plaisir est

wezenn kouezhet a-dreuz ar stêr, pe o redek war-lerc'h ar c'hayak o vont gant an dour, pe c'hoazh o tremen ar sklujoù o rinklañ war an dour, aet int kalz pelloc'h eget en avantur kentañ!

O sellet a live gant an houidi e tizoloer al lec'hioù anavezet mat en un doare ken disheñvel ma ne ouezer ket zoken a-wechoù e pelec'h emaer. Met gwech ha gwech all e ranker sachañ ar c'hayakoù e maez ar stêr ha neuze e teu anat da biv eo ar park a dreuzer. E Goueled Kêr ez eus div wazh o kejañ. Muioc'h a zour evit kayakiñ neuze? Nann avat! Fank ha bouilhenn ne lavaran ket, kredet vefe ur mangrov! Ranket o deus an avañturien sachañ war o c'hayakoù a-dreuz brankouù stank an halegoù! Met, ur wech distro er c'hayak o dije kredet o doa cheñchet bed: ur stêr ledanoc'h, geot fonnus war ar riblou, kan lirzhin al laboused, tour granit chapel S-Yann er pellder... Er Zeland Nevez e

soñje dezho bezañ en em gavet, gant Gimli o vont davet an Argonath. Gant sonerez « Lord of the Rings » eo o deus roeñvet an degadoù a vetradoù diwezhañ betek Chapel S-Yann Balanan. Echu evit hirio. Ul lamm en dour, gwalch'hiñ an treid er feunteun, ha d'ar gêr en-dro.

Bremañ o deus skiant-prenet a-walac'h, barrek e vint da vont betek ar mor, sur ha n'eo ket marteze. Hervez ar jedadennou o sellet ouzh ar gartenn e chom d'an avanturien daou dennad a-raok en em gavout gant ar mor bras. Ma fell deoc'h kenderc'hel da heuliañ avanturioù M&M war an Aberioù, deuit en-dro ar wech a zeu!

palpable. En se voyant tirer sur le kayak à travers les branches de saules baignant dans l'eau, ils s'imaginent être arrivés dans un autre monde, une sorte de mangrove. Puis la rivière s'élargit, ils naviguent à nouveau. Encouragés par le gai chant des oiseaux, ils savourent cet instant, seuls dans cette nature sauvage. Puis ils reconnaissent au loin le clocher de la chapelle Saint-Jean Balanant. C'est la fin de la deuxième journée d'aventure.

Pour connaître la suite de l'expédition, il faudra attendre notre prochain numéro. Mais forts de leurs premières expériences, nos aventuriers restent confiants et espèrent bien rejoindre un jour la mer.

* Lisible sur le site de Kroaz-Hent: <https://www.kroaz-hent.org/images/sampleddata/korn-bout/KB5.pdf>

Avertissement: Nous déclinons toute responsabilité pour tout accident, blessure ou dommage subi par toute personne pratiquant le kayak sur les Abers.



Mise à l'eau